

Cannes : beau temps, mauvais films

Michel Coulombe

Volume 5, Number 1, 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/34410ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Coulombe, M. (1985). Cannes : beau temps, mauvais films. *Ciné-Bulles*, 5(1), 10–16.

Michel Coulombe

Cannes : beau temps, mauvais films

■ Depuis 38 ans, beau temps, mauvais films,

l'impressionnante machine cannoise, vitrine du cinéma mondial, met en circulation des kilomètres de pellicule. Le Festival international du film de Cannes appartient aujourd'hui à une catégorie à part. L'événement a bel et bien déclassé son ancêtre et concurrent transalpin, la Mostra de Venise. Cannes est devenue, au fil des ans, une prestigieuse mais imprévisible rampe de lancement qui couvre d'or certains films et en démolit d'autres.

En apparence, le Festival de Cannes est l'occasion pour la profession de célébrer royalement le cinéma. Tambours, trompettes, champagne, tapis rouge et Palme d'or. Un jury dont les membres sont triés sur le volet y remet des prix dont l'écho se répercute instantanément sur tous les continents. On y rend de vibrants hommages à des personnalités marquantes du septième art. Des stars endimanchées y montent le mythique grand escalier, admirées par une foule patiente, accompagnées par un orchestre et un protocole cérémonieux, traquées par un bataillon hallucinant de photographes à qui tout semble permis. En réalité, derrière le paravent pailleté des soirs de gala et des fêtes nocturnes, c'est surtout d'argent dont il est question. À Cannes comme à Hollywood, le film est d'abord le produit hautement exportable

d'une puissante industrie. Pendant que, sur le continent américain, les Steven Spielberg font valser les millions, de l'autre côté de l'Atlantique, pour quelques jours, Cannes attire créateurs et millionnaires de l'industrie. Certains jours, la Côte d'Azur se parfume aux dollars et ressemble vaguement à la côte californienne...

Face à Cannes l'ogresse, le Festival des films du monde de Montréal fait figure - honorable - d'événement provincial, de carrefour de cinéphiles québécois, de modèle réduit roi et maître sur son marché. Les différentes sections du Festival de Montréal sélectionnent tout de même plus de films que celles de Cannes. Les deux festivals répondent à des demandes complètement différentes. Montréal a son public, Cannes ses clients.

Plus que tout autre festival, Cannes est la jungle aux accréditations et aux cartons d'invitation, la machine infernale qui effraie et fascine, l'aimant culturel dont on jure vainement de ne jamais plus s'approcher, un must inquiétant pour public sélect, couvert par pas moins de 3000 journalistes. On dit du Festival de Cannes qu'il est l'événement le plus couvert sur la planète... après les Olympiques. Parée de ses plus beaux atours, la culture talonne le sport.

Il fait toujours bon d'être vu à Cannes pendant le Festival, de préférence en smoking ou en robe du soir. Les modes passent, Cannes demeure « in ». Chaque année, au mois de mai, le tout Paris y descend. Pas moins de 12 000 festivaliers, sans compter les Cannois dont le quotidien est bousculé, arpentent inlassablement la Croisette avec l'espoir sourd de frôler, d'une façon ou d'une autre, la magie du cinéma. Les starlettes offertes, dont les moindres palpitations sont enregistrées par des photographes attentifs, y vont de leur tour de plage pendant que les stars adulées font leur petit tour de piste. À moins de prendre le large, comme d'ailleurs l'a fait Clint East-



« Cannes est une star... »
(Anne-Marie Dupuy, mairesse de Cannes)

wood, ou de s'enfermer, misanthropes, dans leur chambre, acteurs et réalisateurs n'ont pas une seconde de répit à Cannes. On se les arrache. À peine ont-ils quitté leur hôtel qu'ils créent un attroupement, donnant aux curieux quelque chose à se mettre sous l'œil, attirant aussitôt une presse omniprésente.

Pour ceux qui imaginent leur nom sur les marquises des cinémas, Cannes est un passeport doré pour l'espoir. Des acteurs inconnus, renonçant à se dévêtir pour attirer l'attention des voyeurs accrédités, accrochent leur photo au mur de la chance et noyautent les soirées chic. Pour les autres, déjà admis dans le jet set, c'est l'occasion de naviguer de cocktail en soirée, de conférence de presse en réception, de visionnement privé en projection de gala. Et tout ce beau monde parle de cinéma, en bien ou en mal, des films vus aussi bien que des films ratés. La valeur des conversations se mesure en ciné-francs, en ciné-yens, en ciné-livres et en ciné-dollars.

Comme tous les grands festivals, la programmation de Cannes, découpée en rondelles, a sa hiérarchie. En haut de l'affiche, en tête de liste des sections, la compétition. Elle réunit des productions de prestige qu'une presse vorace dissèque, commente et analyse quotidiennement. La compétition du 38^e Festival comptait quatre courts métrages (présentés en complément de programme et non en bloc comme au Festival des films du monde) et 19 longs métrages dont un film canadien plutôt décevant, **Joshua Then and Now** de Ted Kotcheff, hué par la presse. C'est toutefois au film australien particulièrement confus, **Bliss** de Ray Lawrence, que revient le titre de navet de la compétition.

Lorsqu'un film est en compétition à Cannes, son producteur doit investir au moins 45 000 \$ pour répondre à la demande des médias.

Pas très loin derrière la compétition, la sélection hors-compétition, seule porte de sortie

acceptable pour les grosses productions. On y retrouve les films d'ouverture et de fermeture et quelques films événements comme, cette année, **Night Magic** de Lewis Furey, seul film canadien sélectionné avec celui de Ted Kotcheff.

Puis, viennent les hommages rendus aux vivants et aux morts. Cannes raffole des célébrations. Le 38^e Festival comptait cinq hommages qui allaient du collage inédit intitulé **Vivement Truffaut** au lancement, pour public averti, du dernier volet du **Soulier de satin** filmé par Manoel de Oliveira.

Cannes a, parmi ses sections, des soeurs ennemies. Cette année, la compétition était plus vive entre Un certain regard et la Quinzaine des réalisateurs qu'elle ne paraissait l'être entre les films de la sélection officielle. Toutes deux se disputent, à armes inégales, les découvertes, les films d'auteur, le cinéma nouveau. La section montante, Un certain regard, née en 1978 de la fusion de trois sections, proposait cette année 16 films dont les œuvres des cinéastes vedettes Peter Handke, Wim Wenders et Raymond Depardon. Avec une sélection de même valeur et de même volume, 18 films, la Quinzaine des réalisateurs, moins riche que sa concurrente, serait brouillée avec la direction du Festival ce qui la place dans une très mauvaise position. Le différend risque d'ailleurs de trouver une conclusion assez brutale puisque le Palais Croi-



Lewis Furey, réalisateur de **Night Magic**



James Stewart,
The Glenn Miller Story



Glenn Miller

sette, construit en vitesse en 1947, menace d'être converti en hôtel de luxe, ce qui mettrait la Quinzaine à la rue. La disparition de l'ancien palais, berceau du Festival, concentre les projections au Palais des festivals, le sympathique bunker.

Deux sections parallèles complètent la structure de la programmation. Perspective du cinéma français, seule section qui ouvre toute grande la porte aux courts métrages, propose aussi bien les œuvres récentes de réalisateurs reconnus comme **Les destins de Manoel** de Raoul Ruiz ainsi que des productions comme **Le Temps d'un instant** de Pierre Jallaud, petit film grenoblois qui rappelle **Les dernières fiançailles** de Jean Pierre Lefebvre.

Loin des journalistes et de ce qui reste de la dynastie fatiguée des starlettes exhibitionnistes, le marché vaut toutes les autres sections réunies. Véritable colonne vertébrale de Cannes, la marché, qui célébrait cette année son 25^e anniversaire, occupe 14 salles, programme 500 films et réunit 2500 professionnels venus faire leurs emplettes.

Que retiendra-t-on du 38^e Festival de Cannes ? Les plus épidermiques répondent spontanément le mauvais temps : une pluie tenace, lessiveuse de terrasses, videuse de plages, éteignoir de première catégorie. Ceux que Cannes a habitué à une compétition plus musclée, ceux qui ont connu le Festival alors

qu'il s'étalait sur trois semaines - il ne dure plus que 12 jours -, ceux qui fréquentaient la Mecque du cinéma avant que la télévision n'ébranle l'industrie cinématographique, digèrent mal le cru 1985 qu'ils accusent de compter trop peu de films « palmedorables ». Les rêveurs ont quitté la Côte d'Azur le 20 mai avec, sous le bras, la magnifique affiche 24 images du 38^e Festival, hommage éblouissant rendu à un pionnier du cinéma en même temps qu'à l'indicible magie du cinéma. Les gens d'affaires, que les averses, la nostalgie et l'esthétique n'atteignent pas, se souviendront encore de 1985 dans plusieurs années comme de l'année bénie qui a marqué les retrouvailles sonnantes et trébuchantes avec les prospères oncles d'Amérique.

Boudée quelques années par le capital hollywoodien qui a vainement cherché à lui opposer un marché à Los Angeles, Cannes est revenue, prospère, à l'heure américaine. Soutenus par un dollar tout-puissant, les producteurs américains ont repris le chemin de la terre de France parce que Cannes est la porte d'entrée numéro un du marché européen et que ce marché est nettement en perte de vitesse. Pour marquer le retour de l'enfant prodige, on a fait les choses en grand. Film d'ouverture : **Witness** de Peter Weir. Film de clôture : **The Emerald Forest** de John Boorman. En compétition : **Birdy** d'Alan Parker, **Mishima** de Paul Schrader, **Mask** de Peter Bogdanovich et **Pale Rider** de Clint Eastwood. Hors-compétition : **The Purple Rose of Cairo** de Woody Allen. Projection de **The Glenn Miller Story** en hommage à l'acteur James Stewart. Les Américains, très sûrs d'eux-mêmes, tenaient le haut du pavé. D'ailleurs, le jury, dirigé par Milos Forman, réalisateur américain d'origine tchécoslovaque, a accordé le Grand prix spécial du jury à **Birdy**, le prix de la meilleure contribution artistique aux artisans de **Mishima** et le prix d'interprétation féminine à l'actrice Cher, ex-aequo avec une Argentine.



La présence américaine a dominé le 38^e Festival. À elle seule, la jeune compagnie Cannon, dont les investissements ébranlent les studios, a investi un million de dollars américains pour souligner sa participation au Festival. Elle a, paraît-il, recouvré plusieurs fois sa mise. Du 8 au 20 mai, la façade et l'entrée du luxueux hôtel Carlton appartenaient à **Cocoon**, **Rambo II**, **A View to a Kill** et autres superproductions. Entre les averses, 25 avions venus de tous les coins de France balayaient le ciel avec, à leur remorque, les banderoles annonçant la sortie, à Noël, de **Santa Claus**. Ceux qui, étourdis, préféraient baisser les yeux ne pouvaient pas manquer les nombreux panneaux publicitaires de **Captain America**, **Spiderman** ou **Mishima** qui encombraient la Croisette pavoisée. Pas une journée ne s'écoulait sans que des Américains convoquent la presse, fassent la manchette, lancent en pâture une star du calibre de Clint Eastwood ou de Harrison Ford. Les badauds ont même pu applaudir les poses plastiques des femmes culturistes venues promouvoir **Pumping Iron II**. Si, en 1984, on remettait à **Paris, Texas** la Palme d'or du Festival, cette année on fêtait Cannes, USA.

Des producteurs américains ont profité du Festival pour annoncer leurs investissements dans plusieurs produits de haut de gamme. séduction passe maintenant par le canal culturel. Tandis que Martin Scorsese et Orson

Welles, deux réalisateurs américains parmi les plus talentueux, cherchent de l'argent à l'étranger pour monter leurs projets, Jean-Luc Godard annonce qu'il va tourner **King Lear** grâce à des capitaux américains. La rumeur laissait le cinéphile rêveur, donnant Marlon Brando en roi déchu et Woody Allen en fou. L'écrivain Norman Mailer signerait le scénario. Quant à Franco Zeffirelli, qui associe l'opéra à la surcharge, il réalise une adaptation d'**Otello** de Verdi mettant en vedette le ténor Plácido Domingo. L'opéra a été enregistré à la Scala milanaise.

Cannes a repris à sa manière le principe du Walk of Fame de Los Angeles en inaugurant en 1985 un trottoir des stars, l'Allée des étoiles. Déjà, une vingtaine de vedettes, dont Gérard Depardieu, Philippe Noiret et Jane Birkin, ont imprimé leur main dans un moulage signé et livré à la postérité. Si l'Allée ne compte encore qu'un petit nombre de dalles placées à l'ombre du Palais des Festivals, on prévoit la prolonger rapidement tout le long de la Croisette. À Cannes, de Clint Eastwood à Jean-Louis Trintignant, on se promène entre bonnes mains...

Organisé avec un irréprochable professionnalisme, le Festival de Cannes baigne dans l'huile. Les accrochages, chair à médias, n'en sont que plus remarquables. On s'est vite emparé de l'affaire de la pétition, pétrie de

Film d'ouverture, **Witness** de Peter Weir





sentimentalisme, visant à sauver l'ancien Palais et la Quinzaine des réalisateurs. Le 38^e Festival a eu ses moments de grande émotion dont l'hommage à François Truffaut pour lequel Jeanne Moreau avait réuni plusieurs de ses compagnons de travail, mais aussi ses moments d'agitation dont la bousculade des fans surchauffés de Coluche prêts à tout pour voir le dernier film de leur idole, **Le fou de guerre** de Dino Risi qui, comme les autres films italiens présentés à Cannes, a beaucoup déçu. Les forces policières, qui font du bunker (prononcer « bouquère », un château fort imprenable, ont dû également calmer les transports culturels d'une foule de cinéphiles trempés mais tout de même bien décidés à voir **Tokyo-Ga** de Wim Wenders, un film mi-Tokyo mi-Ozu, même si la salle était déjà remplie à pleine capacité par la presse.

Le cinéma, même à Cannes, ne fait pas que des heureux. Ainsi, Peter Bogdanovich, le réalisateur de **Mask**, a-t-il convoqué une conférence de presse pirate pour répondre aux déclarations de son producteur et l'accuser d'avoir charcuté le film. Et puis, comme le veut la tradition, la sélection officielle française - **Rendez-vous** d'André Téchiné et **Détective** de Jean-Luc Godard - a été contestée publiquement. Cette année, la contestation a trouvé un écho chez les jeunes réalisateurs italiens, furieux que Cannes ait sélectionné

les films de deux dinosaures italiens, Dino Risi (**Le fou de Guerre**) et Mario Monicelli (**La double vie de Mathias Pascal**), âgés respectivement de 64 et 70 ans, plutôt que les leurs. Chose certaine, en 1985, la compétition sera beaucoup plus impressionnante à Venise (Varda, Tanner, Huston, Skolimowski, Pialat, etc.) qu'elle ne l'a été à Cannes.

Le grand prix des imprévus catégorie assaut revient à l'illuminé (désaccrédité à vie, il va sans dire) qui a lancé une tarte à la crème au visage de Jean-Luc Godard, ce qui a permis à un quotidien inspiré de titrer « Je vous salis, Godard ». **Détective** a fait couler autant d'encre que les aventures pâtisseries de son auteur. Huée par les uns, portée aux nues par les autres, l'escapade de Godard au pays des stars dans un cadre de faux policier laisse au moins une réplique à la postérité : « Nous ne sommes pas dans un de ces petits films français où les acteurs croient qu'il suffit d'ouvrir la bouche pour penser. » Et toc ! Le pape de la Nouvelle vague, aidé par le trio Brasseur-Baye-Halliday, demeure le champion de la déconstruction et du récit déroutant. Il continue d'aimer la belle musique (Schubert, Wagner, Chopin, Liszt et tous les autres), de faire des phrases et de puiser dans son dictionnaire personnel de citations.

D'autres réalisateurs font moins pour l'avancement du cinéma et davantage pour toucher et émouvoir le spectateur. Ainsi, l'Argentin Luis Puenzo, dont le film **L'histoire officielle** oppose avec courage et lucidité l'histoire mensongère enseignée aux jeunes à la vérité, cruelle et dérangeante, étouffée par ceux qui détiennent le pouvoir. On partage le trouble naissant de la bourgeoise bien pensante, interprétée par Norma Aleandro, qui prend peu à peu conscience de l'existence du mensonge et qui part à la recherche de la mère disparue de l'enfant qu'elle a adopté. On est à ses côtés quand sa quête de la vérité lui révèle le drame des disparitions de nombreux Argentins et provoque l'irréparable colère de son mari.



Cher

Dans le même esprit, un autre film sud-américain, **Le baiser de la femme-araignée** du Brésilien Hector Babenco, confronte les modes de vie, les rapports au réel de deux compagnons de cellule. Le romantisme nourri de cinéma de Molina-la-folle se heurte aux idéaux écorchés de Valentin-le-politique, battu et torturé, jusqu'à ce qu'il y ait osmose entre l'imaginaire et l'activisme. **Le baiser de la femme-araignée**, dont le rythme souffre de certaines longueurs, est dominé de la première à la dernière image par l'interprétation très attachante de William Hurt. Pas étonnant qu'avec leurs personnages à la fois très vulnérables et tournés vers la lumière, justiciers ordinaires symbolisant l'éveil de leurs peuples, Norma Aleandro et William Hurt se soient mérité les prix d'interprétation du Festival. Le monde libre a besoin de héros.



William Hurt

En France, pays plus riche, l'émotion prend un tout autre visage. L'individuel l'emporte nettement sur le collectif. L'émotion, les rapports humains peuvent être exacerbés, un peu sur le mode Zulawski, comme dans **Rendez-Vous** d'André Téchiné, un film qui se termine là où il aurait pu commencer. Les sentiments peuvent aussi s'exprimer au travers des gestes de tous les jours comme dans

LE PALMARÈS 85

PALME D'OR :

Papa est en voyage d'affaire

de Emir Kusturica

PRIX D'INTERPRÉTATION

FÉMININE - Ex-æquo :

Norma Aleandro

pour **L'histoire officielle**

de Luis Puenzo

et Cher

pour **Mask**

de Peter Bogdanovich

PRIX D'INTERPRÉTATION

MASCULINE :

William Hurt

pour **Le baiser de la****femme-araignée**

d'Hector Babenco

PRIX DE LA MISE EN

SCÈNE :

André Téchiné

pour **Rendez-vous**

PRIX DE LA MEILLEURE

CONTRIBUTION

ARTISTIQUE :

Mishima

de Paul Schrader

PRIX DU JURY :

Colonel Redl

de Istvan Szabo

PRIX DU COURT

MÉTRAGE :

Mariage

de Slav Bakalov et Roumen

Petkov

PRIX DE LA COMMISSION

SUPÉRIEURE

TECHNIQUE :

Insignificance

de Nicolas Roeg

CAMÉRA D'OR :

Oriane

de Fina Torres

Vie de famille de Jacques Doillon, petit film à fleur de peau qui raconte une fugue père-fille, court voyage au pays de la tendresse. Le propos de Jacques Doillon et le besoin de communiquer exprimé par ses personnages sont résolument modernes. C'est la vidéo qui sert de déclencheur. Elle permet au père maladroit et à sa fille rebelle de se rejoindre, de jeter un pont entre leurs solitudes par le biais des mots et des images en différé, d'aller pour une fois au fond des choses. La vidéo peut aussi servir à cela. Samy Frey, très sensible, trouve enfin un rôle à sa mesure.

D'autres cinéastes empruntent plutôt le chemin de l'audace. C'est le cas de Michel Deville qui, avec **Péril en la demeure**, propose un ton nouveau au cinéma français qui en a bien besoin. Les enchaînements sont rapides, les mots d'esprit irrésistibles. Le jeu des acteurs, particulièrement celui de Richard Boringher et d'Anémone, séduit et amuse, tellement qu'on en oublie presque le manque d'originalité de l'intrigue (une riche et belle jeune femme, mariée à un homme plus âgé qu'elle, s'éprend du professeur de musique de sa fille...)

Il fallait une bonne dose d'audace et des convictions à toute épreuve à Haskell Wexler pour réaliser **Latino**, un petit film américain qui porte la signature étonnante de Lucasfilm (on est bien loin des aventures intergalactiques de la saga **Star Wars**), **Latino** dénonce sans détour la cruauté et la bêtise de l'intervention militaire américaine en Amérique centrale. Provocateur, Haskell Wexler n'a pas le moindre sursaut nationaliste, aussi n'accorde-t-il à ses compatriotes ni le beau rôle ni bonne conscience. Le film ne passera pas inaperçu, mais l'Américain moyen et Ronald Reagan risquent de lui préférer la rassurante boucherie de **Rambo II**.

Quant à Paul Schrader, ambitieux, il a osé s'attaquer à ce qui pouvait paraître impossible, une biographie de Yukio Mishima, écri-

vain célèbre et très controversé, personnalité inquiétante du Japon de l'après-guerre, défenseur fanatique de l'Empereur et thuriféraire du corps masculin. Plastique et glacé, **Mishima** renonce à la facilité. Paul Schrader, qui veut illustrer les diverses facettes de la vie mouvementée de l'auteur du **Pavillon d'or**, divise son film en quatre parties et superpose trois niveaux de récit codés en couleurs ou en noir et blanc. Son film, d'une grande beauté, est à la fois déroutant et monumental. Peu de films de la compétition cannoise ont su, aussi bien que **Mishima**, tirer le meilleur du médium cinéma. Forcé de respecter certains interdits de la veuve de l'écrivain, Paul Schrader a fait face à une tâche à peine plus difficile que de résumer l'activité du Festival de Cannes en quelques pages... ■

3 8^e F E S T I V A L
I N T E R N A T I O N A L
D U F I L M



CANNES 85 - 8 AU 20 MAI